

Адрес для отправки перевода: konkurs-fr2017@yandex.ru

Задание: переведите, пожалуйста, на русский два последних абзаца этого рассказа.

Jean-Paule Didierlaurent

Pénélope

2021

Elle se rend deux fois par an sur le continent, Pénélope, deux fois, jamais plus. Une semaine pendant l'été dans la résidence familiale située en baie de Somme, entourée d'une ribambelle de neveux et nièces qui lui donnent le tournis à force de sauter partout tels des cabris, et un second séjour à l'occasion des fêtes de Noël au domicile parisien de sa sœur, sa sœur Patricia qui, cette fois encore, après l'avoir inspectée de la tête aux pieds, l'a déclarée trop maigre selon des standards établis par elle seule. On va te remplumer, ma belle, la rassure-t-elle à chacune de ses venues. Remplumer pour sa sœur consiste à gaver son hôte de viandes en sauce, de gratins et de gâteaux à la crème, histoire de faire grimper son indice de masse corporelle. Les incursions de Pénélope sur le continent ne durent jamais plus de huit jours avant que l'appel de l'île ne devienne trop fort et que son bout de caillou comme le surnomme sa sœurette ne l'attire comme un aimant attire le fer. Le voyage de retour lui paraît toujours interminable, à commencer par les trois heures de train. Ce matin, la rame était bondée. Elle a bataillé pour hisser sa valise sur le porte-bagages. Fidèle à son habitude, sa sœur n'a pas manqué d'y glisser à la dernière minute quelques tupperwares bourrés de plats cuisinés. Elle a gagné sa place côté fenêtre. Un bambin hurlait son mécontentement à l'arrière du wagon tandis que, quelques sièges plus loin, des ados se gavaient de vidéos en explosant de rire toutes les dix secondes. Un flot continu de stridulations s'échappait du casque audio de son voisin côté couloir, un couple de petits vieux en quête de leurs sièges errait dans l'allée en maugréant. Pénélope s'est emmitouflée dans sa solitude tandis que les faubourgs de la ville disparaissaient pour laisser place au défilement hypnotique du paysage, des champs à perte de vue parsemés de villages que l'on devinait au clocher de leur église. Elle a lové ses bras autour du panier posé sur ses genoux, a contemplé les aiguilles et les pelotes de laine qui s'y trouvaient. La tentation de poursuivre son ouvrage a un instant effleuré son esprit avant qu'elle se ravise. Pendant son séjour parisien, elle est parvenue à tricoter quelques rangs, en cachette, la nuit, dans son lit, à l'abri des regards. Pas dupe, Patricia a attendu le dernier jour pour tenter une fois encore de la raisonner. « Ça va bientôt faire huit ans », lui a-t-elle gentiment rappelé sur le quai de la gare. « Tu

dois passer à autre chose maintenant », a-t-elle ajouté en la serrant contre elle. Pénélope n'a rien répondu, s'est sentie vieille et fatiguée.

L'annonce de l'arrivée au terminus de la ligne l'arrache à ses pensées. L'embarcadère se trouve à moins d'un quart d'heure de marche de là. La valise à roulettes tressaute sur le pavage des ruelles. Elle ne peut s'empêcher d'accélérer le pas à l'approche du quai où la navette maritime attend les derniers voyageurs. À son bord, elle retrouve une poignée d'îliens de retour du continent comme elle. Il y a longtemps qu'elle ne fait plus attention aux regards qui la fuient. Elle grommelle un bonjour avant de gagner la proue du navire. Lorsque le temps le permet comme aujourd'hui, elle préfère le pont à la cabine. Les embruns qui vernissent la peau du visage, le vent qui balaie les cheveux, le cri des mouettes dans les oreilles et puis, derrière les senteurs iodées de l'océan, l'odeur de l'île qui, à son approche, s'engouffre dans ses narines. Une odeur de bruyères et de tourbe, prélude du retour à la maison. Après une heure de traversée, le bateau s'engouffre à faible allure dans l'anse portuaire et vient s'amarrer au ponton. Orientée plein est, la crique dans laquelle se love l'unique village de l'île est le seul endroit accessible par la mer. Partout ailleurs, le pourtour côtier n'est que déchirures, saillies rocheuses et falaises abruptes. Impatiente, Pénélope est la première à fouler la terre ferme. Le café du port fait également office de taxi à l'occasion. Comme à son habitude, elle ne pénètre pas dans le bar, se contente de frapper au carreau pour signaler sa présence. À sa vue, le patron la salue d'un hochement de tête et gueule depuis son comptoir un « J'arrive. Monte, elle est ouverte ».

Elle s'installe à l'arrière du véhicule.

Tandis que la voiture parcourt la lande broyée par les vents, elle se dit que cette succession interminable de moyens de locomotion pour atteindre sa maison rend celle-ci plus désirable encore. Accrochée à la falaise telle une patelle à son rocher, la maison fait face à l'immensité de l'océan. La bâtisse ramassée sur elle-même laisse le moins de prises possibles aux éléments. Des murs sombres, des fenêtres étroites, une porte d'entrée si basse qu'il faut courber l'échine pour en franchir le seuil, rien dans son apparence ne laisse supposer l'intérieur chaleureux qu'elle abrite. « Elle te ressemble, lui a dit un jour Laurent. Dure à l'extérieur, craquante à l'intérieur. » Ces deux-là se connaissent depuis leur plus tendre enfance, ont partagé la même maternité à la naissance, les mêmes bancs de l'école communale, fréquenté plus tard la même bande de copains. Ils ont vu les mêmes films au cinéma, écouté les mêmes musiques. Deux existences parallèles jamais très éloignées l'une de l'autre. Laurent et Pénélope, pas un coup de foudre mais une évidence née au fil du temps et que les brèves séparations dues au service militaire ou aux années d'études sur le continent n'ont fait que consolider. La voix du chauffeur vient briser le silence. « Ça fera sept euros cinquante. » Pénélope a déjà préparé la monnaie de la course. Des années que ça fait sept euros cinquante. Avant d'entrer dans la maison, elle fait quelques pas sur le sentier côtier qui court sur la falaise. Lui parvient le fracas des vagues qui s'abattent en contrebas contre les rochers. Haut dans le ciel, des goélands griffent l'azur de la pointe de leurs ailes. Les mains en visière sur son front, elle scrute le lointain. Par beau temps comme aujourd'hui, la silhouette du phare se devine sur la ligne d'horizon. Un

doigt minuscule posé sur le bord du monde, à vingt milles marins des côtes. Vingt milles marins qui la séparent de Laurent. Dès le début, il l'avait prévenue : épouser un gardien de phare, c'était aussi et surtout épouser l'absence. Toujours le même cycle, été comme hiver : trois semaines sur le phare, une semaine à la maison. Avant leur mariage, elle lui a demandé de visiter ce donjon de granite qui allait lui voler son homme trois semaines sur quatre. Alors Laurent l'a emmenée sur le phare, le temps d'un week-end. Les deux jours les plus intenses de sa vie au milieu de l'immensité rugissante. Ils ont gravi main dans la main les deux cent quarante-deux marches de l'escalier menant au sommet. Sous le dôme vitré, elle a pu admirer leur reflet décuplé par les prismes de verre poli des lentilles de Fresnel. Ils ont fait l'amour dans la chambre de veille tandis qu'au-dehors l'océan déchaîné venait se fracasser au pied de la tour en de grands jets écumeux.

Переведите, пожалуйста, последние два абзаца:

Elle a dû apprendre à dompter la séparation, Pénélope, la séparation qui avive le désir. Les retrouvailles sont à chaque fois une fête. La première étreinte, cette façon que Laurent a de plonger le visage dans le creux de son cou pour la respirer, la renifler tel un animal qui retrouve sa congénère dans la chaleur du terrier. La redécouverte du corps de l'autre, l'embrasement des sens, les ébats aussi torrides qu'ils sont brefs. Pénélope s'ébroue pour échapper à la morsure du souvenir et s'engouffre dans la maison. Le froid et l'humidité ont profité de son absence pour prendre leurs aises entre les murs épais. Après avoir allumé le feu dans le poêle à bois, elle téléphone à sa sœur. Une brève conversation, le temps de lui dire qu'elle est bien arrivée. Ne pas bloquer la ligne. Laurent va l'appeler, il l'appelle toujours avant de prendre son quart. Quelques mots, toujours les mêmes. C'est moi, ça va ? Oui, ça va. Il y a tout ce silence accumulé pendant la journée qu'il faut soudain combler. Laurent se plaît à lui abandonner sa part de parole, lui le taiseux qui n'a jamais trop aimé les mots. Alors elle bavarde pour deux, cause de tout et de rien, en prévision des heures d'abstinence silencieuse à venir. Ce soir comme tous les soirs, elle s'installe dans le fauteuil

devant la fenêtre qui donne sur l'océan. Se coule dans l'attente comme dans un bon bain chaud. Sur le guéridon, le téléphone expose l'échine de son combiné, à portée de main. Elle exhume le tricot du panier posé à ses pieds. Elle lui a promis un pull-over pour son retour à terre lors de la prochaine relève. Pénélope reste sourde à la petite voix dans sa tête qui lui dit qu'il n'y aura pas de prochaine relève, qu'il n'y en aura plus jamais parce qu'il n'y a plus âme qui vive sur le phare depuis longtemps, que s'il brille encore chaque nuit, c'est grâce à l'automatisation de son mécanisme effectuée huit ans plus tôt. Que Laurent ne reviendra pas, que l'océan, après avoir englouti le chalutier sur lequel il avait retrouvé du travail, n'a jamais recraché son corps. Que si elle décroche le téléphone et compose le numéro du phare, une voix, bien réelle celle-là, lui annoncera que le numéro demandé n'est plus attribué. Elle n'écoute pas la petite voix lorsque celle-ci lui explique que le phare est désormais comme ces étoiles mortes que l'on voit briller longtemps encore après leur extinction.

Pénélope n'écoute que le cliquetis des aiguilles qui s'entrechoquent. Comme à chaque fois depuis huit ans, lorsque le pull-over sera terminé, elle le détricotera et puis recommencera. Faire et défaire, entretenir l'espoir au gré des pelotes déroulées. Et tandis qu'au-dehors la nuit descend sur le monde, à vingt milles marins de là, abritée sous le dôme vitré du phare, la lumière va et vient, comme un cœur qui bat.